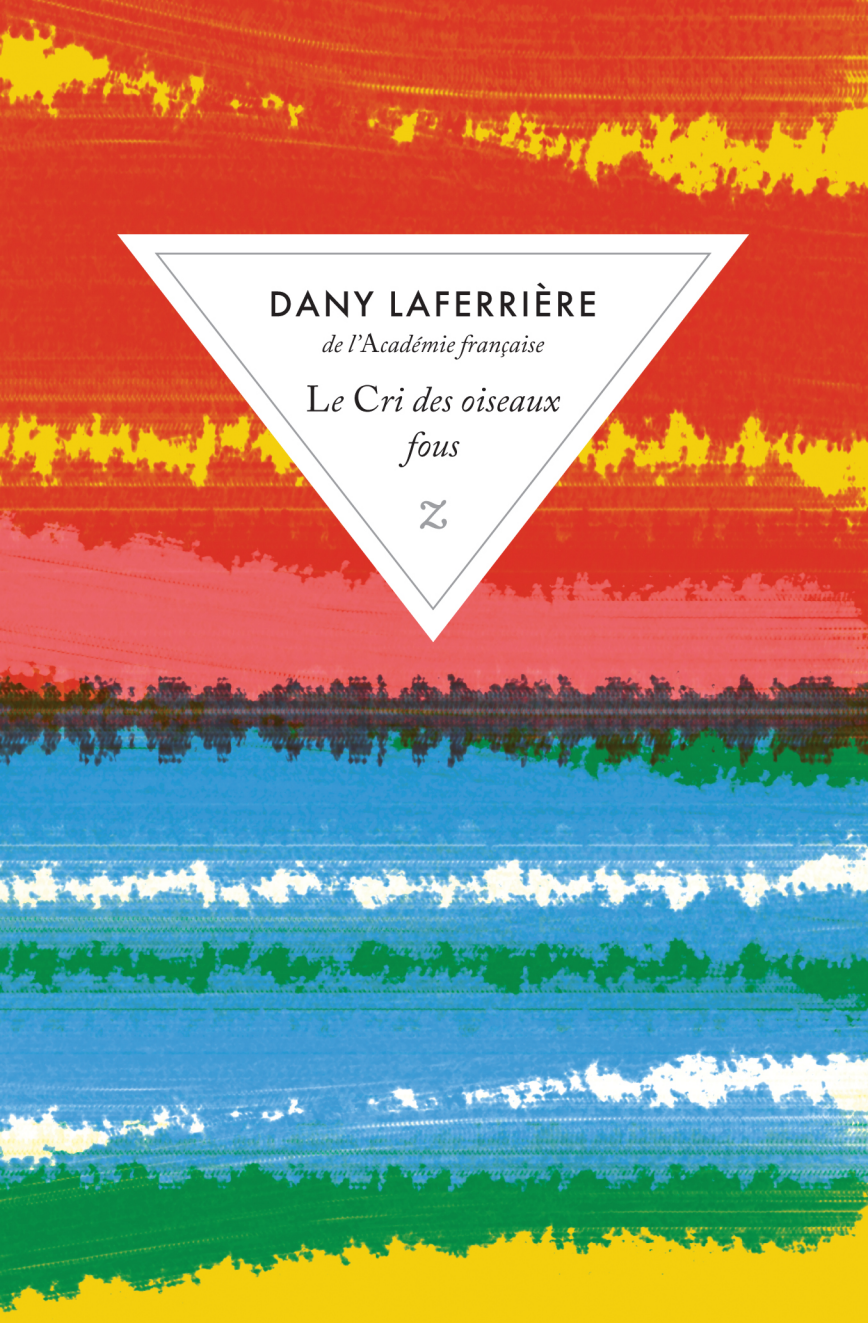

DANY LAFERRIÈRE
de l'Académie française
Le Cri des oiseaux fous

« Durant cette nuit, l'auteur tente de rassembler tous ses souvenirs pour graver à jamais son enfance, sa jeunesse, sa terre. » Mohammed Aïssaoui, *Le Figaro Littéraire*

« Dany Laferrière livre ici une belle réflexion littéraire sur l'amitié, l'amour, la mort, mais surtout la vie. » Corinne Moncel, *Afrique Asie*

« *Le cri des oiseaux fous* cogne et embrasse à chaque page. » Marine de Tilly, *Le Point*

« L'auteur nous ouvre avec délicatesse la boîte de Pandore d'un Haïti débordant de créativité mais en proie à une politique dévastatrice et dictatoriale. » *Amina*

« Une vérité brûlante, dénuée de pathos, qui s'imprime en nous durablement. » *L'Alsace*

« Une déambulation hallucinée aux échos de chant d'amour. » Dominique Fidel, *Simple Things*

L'OBS
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire Paris
OJD : 460780

Date : 19/25 NOV 15
Page de l'article : p.106
Journaliste : Grégoire Leménager

CRITIQUES

LE POCHE

Voyage au bout de l'Haïti

LE CRI DES OISEAUX FOUS, PAR DANY LAFERRIÈRE, ZULMA, 336 P., 9,95 EUROS.

★★★☆ Avant d'entrer à l'Académie française, l'auteur de « Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer » a été un migrant. Il avait 23 ans, était journaliste à Port-au-Prince, quand des *« tueurs sadiques »* à la solde du sinistre Jean-Claude Duvalier ont *« fracassé le crâne »* d'un de ses camarades. C'est à lui qu'est dédié ce livre, un des plus importants de Dany Laferrière : *« A mon ami Gasner Raymond dont la mort a changé ma vie. »* Vingt-quatre heures plus tard, parce qu'il risquait d'être le prochain sur la liste, Laferrière s'envolait pour Montréal avec *« une petite valise en tôle »*. Il consigne ici le récit halluciné de sa dernière nuit en Haïti, celle où il a tenté de revoir tous ceux qu'il aimait (sans pouvoir leur dire adieu par crainte des mouchards), croisé d'inquiétants tontons macoutes, et laissé sa mère, le personnage le plus bouleversant de ce « Cri ». Lui qui n'avait jamais quitté son *« caillou au soleil »* aura saisi que son identité n'a pas grand-chose à voir avec l'*« idée de pays, de drapeau ou de nation »*; et que l'individualisme est la *« dernière cartouche contre le pouvoir »*.

GRÉGOIRE LEMÉNAGER

Tous droits réservés à l'éditeur

LE FIGARO Littéraire
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire Paris

Date : 15 OCT 15
Page de l'article : p.7
Journaliste : Mohammed Aïssaoui

POCHE

La nuit de l'exil

LE CRI DES OISEAUX FOUS
De Dany Laferrière,
Zulma,
315 p., 9,95 €

Lorsqu'il a reçu Dany Laferrière à l'Académie française, Amin Maalouf a cité *Le Cri des oiseaux fous*. C'est l'un des plus importants titres de l'écrivain haïtien. Son exergue est troublant : *« A mon ami Gasner Raymond dont la mort a changé ma vie »*. On comprendra très vite la raison. Dans ce roman, que Zulma a eu la bonne idée de rééditer en poche (sa dernière publication par une maison française remonte à 2000), Dany Laferrière relate heure par heure la journée et la nuit du 1er juin 1976. Il avait alors vingt-trois ans. Il était journaliste. Cette nuit-là, son ami Gasner, également journaliste, est sauvagement assassiné par les tontons macoutes. Laferrière, surnommé Vieux Os, ne peut plus rentrer chez lui, il doit fuir. L'histoire bégaie. Son père, dix-huit ans avant lui, a dû aussi quitter Petit-Goave : *« Papa Doc a chassé mon père du pays. Baby Doc me chasse à son tour. Père et fils, présidents. Père et fils, exilés. Et ma mère qui ne bouge pas. Toujours ce sourire infiniment triste au coin des lèvres »*. Sans compter la folie qui guette cette femme dont l'époux et le fils qui se ressemblent trait pour trait et portent le même patronyme – Windsor Klebert Laferrière – sont traqués. L'écrivain raconte cette errance autant physique que psychologique qui le conduit à Montréal en passant par Port-au-Prince. Le ton n'est jamais misérabiliste, ce n'est pas le genre de la maison : *« L'exilé est toujours vivant »*, rappelle-t-il. Alors que *« l'exil est pire que la mort pour celui qui reste »*. Durant cette nuit, l'auteur tente de rassembler tous ses souvenirs pour graver à jamais son enfance et sa jeunesse, sa terre.

MOHAMMED AÏSSAOUI

Tous droits réservés à l'éditeur

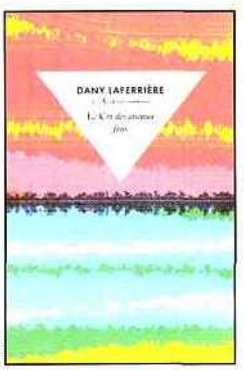
Afrique Asie
Pays : France
Périodicité : Mensuel

Date : DEC 15
Page de l'article : p.83
Journaliste : Corinne Moncel

Haïti chérie

Confessons-le : nous n'avions jamais lu Dany Laferrière, rebuté par les premiers titres de ses ouvrages [1] – mais le secret de la littérature se niche aussi dans ces séductions-répulsions primaires… Et ce n'est pas sa nomination, fin 2013, à l'Académie française, club de vieilles gloires en quête de distinction, qui aurait pu nous inciter à nous plonger dans leur lecture. Toutefois, mu par une certaine culpabilité et un brin de curiosité, nous avons sauté le pas à l'occasion de la réédition du *Cri des oiseaux fous**.

Pourquoi le cacher ? Nous sommes sortis ému de ce beau livre, touché tant par le style et l'aisance narrative – simples mais parfaitement maîtrisés – que par le contexte choisi par l'écrivain canadien d'origine haïtienne : Haïti sous Baby Doc, au mitan d'années 1970. L'éditeur français (Zulma) présente cet ouvrage comme « *le roman charnière de sa vaste Autobiographie américaine* », corpus de 22 livres que Laferrière n'a cessé de réécrire pour établir des « *passerelles* » entre eux. C'est que *Le Cri des oiseaux fous* évoque les dernières heures de l'auteur en Haïti, contraint de s'exiler du jour au lendemain après l'assassinat de son ami journaliste Raymond Gasner par les sanguinaires « tontons macoutes ».



D.R.

Menacé lui aussi par les miliciens, Vieux Os (Laferrière littéraire) entreprend une dernière déambulation dans Port-au-Prince, pandémonium aussi bien qu'île du bonheur d'un jeune homme de 23 ans qui n'a jamais quitté son pays. De Pétionville, le quartier chic, aux bas-fonds de Carrefour, le narrateur croise tous ceux qu'ils aiment pour un adieu indicible. Il y a sa mère, bien sûr ; ses amis journalistes qui veulent refaire Haïti ; ceux du conservatoire dramatique, qu'il fréquente assidûment ; les filles de joie si généreuses ; l'élue de son cœur, Lisa, et celle de son corps, Sandra… Et tous ces Haïtiens ordinaires rencontrés notamment dans les tap-tap, ces bus surbondés qui défient le bitume crevé de la ville.

Vieux Os croise aussi des hommes mystérieux, tantôt protecteurs, tantôt malveillants. Et, lors d'une incursion folle dans la taverne du diable, les hiérarques du « tonton-macoutisme » ces hommes les plus craints du pays, ivres de leur pouvoir de vie et de mort sur quiconque ne chante pas la gloire des dictateurs Duvalier père, puis fils. Dany Laferrière, qui n'aime rien au-dessus des mots – sinon Lisa –, livre ici une belle réflexion littéraire sur l'amitié, l'amour, la mort, mais surtout la vie. ■ Corinne Moncel

[1] Pour la bibliographie de l'auteur, nous renvoyons le lecteur à Internet.

**Le Cri des oiseaux fous*, Dany Laferrière, Éd. Zulma, 2015 (1re édition 2000), 336 p., 9,95 euros.

Tous droits réservés à l'éditeur

Le Point
Pays : France
Périodicité : Hebdomadaire
OJD : 383570

Date : 24 SEPT 15
Page de l'article : p.108
Journaliste : Marine de Tilly

CULTURE

L'énigme du départ

Poche. Port-au-Prince, années 70. Dictature de « Baby Doc » (Jean-Claude Duvalier), fils de son dictateur de père « Papa Doc » (François Duvalier). Crimes politiques, chasse aux sorcières, dieux vaudous, bars à putes. Gasner vient de se faire liquider par les tontons macoutes. C'était le meilleur ami de « Vieux Os », dont les os n'ont que 23 ans, et qui est l'avatar littéraire de l'auteur. A priori, Vieux Os, journaliste lui aussi, est le prochain sur la liste. *« Pour aider quelqu'un à sortir d'un trou, il ne faut pas s'y trouver avec lui »*, écrit Laferrière. Alors il part, vite. Mais, avant l'Amérique, il lui reste une nuit. Toute une nuit pendant laquelle il va se soûler de ceux qu'il s'apprête à quitter. Sa mère, ses amis, les femmes, de grande ou de moins grande vertu, l'île malade et adorée, et le combat, aussi, la révolte, qui se feront – ou pas –, mais sans lui. *« Mes émotions m'épuisent tant elles sont riches »*, écrit Vieux Os. Nous aussi. Dernier récit de son « autobiographie américaine », « Le cri des oiseaux fous » cogne et embrasse à chaque page ■ MARINE DE TILLY

« Le cri des oiseaux fous », de Dany Laferrière (Zulma, 336 p., 9,95 €).

Tous droits réservés à l'éditeur

LiRE:

novembre 2015

MAGAZINE

LE DÉBAT DE LIRE

Y a-t-il une littérature noire ?

Entretien avec James McBride et Dany Laferrière

Afro-américains ou francophones, les auteurs noirs sont-ils cantonnés éditorialement à évoquer leur vie ou une page de l'histoire ? Comment casser certains clichés racistes ? Le romancier américain et l'académicien s'interrogent librement, et sans tabou.

BIOGRAPHIES

James McBride
Ancien journaliste, il est connu outre-Atlantique en tant que compositeur et musicien. Grand amoureux du jazz, il officie comme saxophoniste dans le groupe Rock Bottom Remainders. Par ailleurs scénariste, il est également l'auteur de *La Couleur d'une mère,* best-seller aux Etats-Unis, et de *L'Oiseau du Bon Dieu,* National Book Award en 2013.
L'Oiseau du Bon Dieu (Gallmeister)

Dany Laferrière
Fils d'un ancien maire de Port-au-Prince, il a grandi à Haïti avant de rejoindre Montréal en 1976. Révélé avec *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer,* il a travaillé à la radio et à la télévision tout en poursuivant son œuvre littéraire. Prix Médicis en 2009 pour *L'Enigme du retour,* il a été élu à l'Académie française en 2013.
Le Cri des oiseaux fous (Zulma)

Dans *L'Oiseau du Bon Dieu,* James McBride, vous retracez tout un pan de la guerre de Sécession en ne vous montrant pas forcément très politiquement correct : vous évoquez notamment le désir de certains Noirs de rester esclaves. Seriez-vous provocateur ?

James McBride : On me l'a souvent dit, mais je ne me vois pas du tout comme ça. Au fond, je ne fais que suivre la réalité de l'histoire, à travers une fiction. On a généralement l'image des esclaves nus, fouettés avec des chaînes. Mais il ne faudrait pas oublier ceux qui sont des esclaves dans leurs têtes. Pendant la période de l'esclavagisme, les Blancs et les Noirs constituaient parfois une véritable famille.

Dany Laferrière : Tout à fait. Les enfants des Noirs et des Blancs – des affranchis – possédaient à un moment le quart des terres et le tiers des esclaves. Des fils d'esclaves étaient eux-mêmes propriétaires d'esclaves. Il s'agissait d'une société complexe, qu'il ne faudrait certainement pas réduire à quelques clichés. Tout le monde n'a pas une âme de révolutionnaire ; chacun voit son confort, ses intérêts.

James, vous montrez aussi l'un des héros de l'abolition, John Brown, comme un étrange personnage à la lisière de la folie…

J.McB. : C'est plus compliqué. J'aimerais surtout qu'on retienne que John Brown fut celui pour qui l'égalité entre les Noirs et les Blancs était naturelle. Et il a appelé à l'insurrection pour celle-ci. Cette égalité peut paraître évidente, aujourd'hui, mais il s'agissait d'une réalité trop difficile à accepter pour les gens – Blancs comme Noirs – il y a deux siècles. Aussi, l'histoire a été longtemps écrite par les Blancs – même si les Black Panthers, par exemple, ont porté un autre regard sur Brown. Par ailleurs, je note qu'en France, on parle de guerre de Sécession, alors qu'il s'agit en réalité d'une guerre contre l'esclavage…

D.L. : John Brown est très connu en Haïti. Il a d'ailleurs une avenue à son nom à Port-au-Prince. Vous savez, le premier groupe qui a voulu changer les choses, lors de la révolution haïtienne, ce furent les colons, qui souhaitaient pouvoir librement commercer. Les affranchis, eux, réclamaient le droit de vote et l'obtention des postes politiques. Seuls les esclaves souhaitaient tout changer. Il ne faut jamais oublier qu'il y a toujours des révolutions dans les révolutions, des sous-groupes aux désirs très variés… Ce qu'on connaît est aussi parfois moins effrayant que le changement : quand vous viviez à Haïti sous le régime de Duvalier, vous connaissiez tout le monde, vous saviez à qui parler. C'était un univers cohérent, et l'ailleurs pouvait vous terrifier. Je pose cette question, dans *Le Cri des oiseaux fous* : mieux vaut-il mourir d'une balle dans la nuque à Haïti ou d'un cancer de la prostate à Montréal ?

Dany Laferrière, vous pouvez difficilement dire que vous n'aimez pas la provocation. Sinon, pourquoi avoir intitulé l'un de vos plus célèbres ouvrages *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer* ?

D.L. : La provocation n'est toutefois pas forcément là où on l'imagine. Elle n'était pas sexuelle ou raciale, mais bien plus large : c'était avant tout une affaire de déplacement de territoire. Je vivais à Montréal, et mon livre se passe là-bas. Cela prend une énergie folle, vous savez, que d'écrire sur le pays dans lequel on vient d'arriver. C'est tellement plus facile d'évoquer la région d'où l'on vient et la dictature. J'ai rompu avec cette tradition du roman nostalgique.

© MESSINA – MANUAU ASSOCIÉS / BELFOND EN FEMME ÉDITIONS 718 MA

Au centre, l'acteur Chiwetel Ejiofor dans le rôle de Solomon Northup dans *Twelve Years a Slave* de Steve McQueen.

PHOTO12/AFP

J.McB. : Le titre de votre livre m'amuse beaucoup. Car je suis vraiment fatigué, ces temps-ci…
D.L. : J'ai aussi écrit un roman intitulé *Je suis fatigué* !

L'an passé, la question de l'esclavage avait été abordée dans le film *Twelve Years a Slave* de Steve McQueen, salué par l'Oscar du meilleur film. L'avez-vous vu ?
J.McB. : Non. Je n'avais pas envie. Qu'est-ce qu'on allait me montrer ? Et m'apprendre ? Que les gens étaient battus ? Pas besoin de me rendre au cinéma pour le savoir. J'aimerais un discours plus complexe. Je note d'ailleurs que c'est un Anglais – et non un Américain – qui a signé ce film. Comme si ça faisait peur à Hollywood. Même si je ne suis pas toujours d'accord avec lui, mon ami Spike Lee[2] a connu bien des tracas à ce titre…
D.L. : C'est drôle, mais l'artiste qui ressemble le plus à Spike Lee, c'est Woody Allen : pendant des années, on n'a jamais vu un Noir chez lui – pas plus qu'on n'a vu de Blanc chez Lee, à part peut-être dans son premier film, *Nola Darling n'en fait qu'à sa tête.* Alors qu'on est à New York ! Les grands créateurs ne sont pas toujours lucides : lorsqu'il a réalisé son biopic *Malcolm X* dans les années 1990, Spike Lee était convaincu que les jeunes Noirs iraient le voir et qu'on organiserait des sorties scolaires. Or, les gamins n'ont fait qu'acheter la casquette et il n'y a eu que les intellectuels pour se déplacer dans les salles…

Le rôle de l'écrivain n'est-il pas d'être le poil à gratter de l'histoire ?
J.McB. : Je crois qu'il doit avant tout chercher et livrer sa propre vérité. Proposer sa vision des choses, et toucher un public. Illuminer la vie – j'insiste sur ce mot. Je n'ai pas d'approche théorique sur ce sujet, je veux juste offrir quelque chose aux autres, quels qu'ils soient.
D.L. : Ecrire prend du temps, vous savez, et il faut avoir envie de travailler pendant des mois sur un texte. L'essentiel, c'est la passion. L'intérêt historique n'est, au fond, pas primordial. J'ai toutefois l'impression que, souvent, on considère les écrivains noirs uniquement comme des conteurs, devant revenir sur l'histoire plus ou moins récente ou raconter exclusivement ce qui leur est arrivé. Dit-on de François Mauriac qu'il est un conteur lorsqu'il évoque la bourgeoisie bordelaise ? Je ne crois pas… Sont pourtant en jeu les mêmes questions de rythme et d'émotions. Nous avons les mêmes problèmes que les autres avec le verbe et l'adjectif, et notre ennemie commune se nomme « page blanche ».

Les éditeurs ne cantonneraient-ils pas, aussi bien en France qu'aux Etats-Unis, les auteurs noirs à certains sujets ?
J.McB. : Je crois surtout qu'il est plus facile pour les médias de mettre en avant aux USA des auteurs d'essais ou de documents évoquant des séjours en prison, des trafics de drogue, etc. Si on écrit un roman à la Faulkner ou à la Hugo, le livre peine à trouver de la visibilité. Comme si les Noirs étaient seulement capables d'évoquer des questions sociales, et dans le cadre de la non-fiction. Même si, évidemment et heureusement, il y a beaucoup de contre-exemples – prenez Toni Morrison…
D.L. : Le premier cliché, c'est d'ailleurs de mettre face à face deux écrivains noirs pour en parler, non ? C'est ce que j'appellerais un entretien « Malevitch » : carré noir sur fond noir !

Cela vous gêne-t-il de voir vos ouvrages classés dans certaines librairies à la fois en littérature générale et dans des rayons spécialisés « domaine afro-américain » ou « francophonie » ?
J.McB. : Oh ça, c'est un vieux débat… Si mon livre n'est pas rangé dans de tels rayons, certains lecteurs ne le remarqueront jamais. C'est donc une chance, car cela lui offre la possibilité d'être lu. Je suis très fier, de toute manière, de voir mon nom parmi tous les autres auteurs. Ce qui compte, c'est avant tout l'identité du lecteur.
D.L. : Je suis tout à fait d'accord. Quand un Japonais me lit, je suis un écrivain japonais – ce constat m'a inspiré le titre d'un livre. L'identité d'un écrivain, en fin de compte, c'est le bassin de population dans lequel se trouve la majorité de ses lecteurs. Je ne suis pas encore un écrivain japonais, mais j'y travaille : à cause de l'intitulé de cet ouvrage, sur les moteurs de recherche français ou japonais, quand vous tapez « écrivain japonais », vous me trouvez avant Kawabata et Mishima. Les Nippons sont furieux !

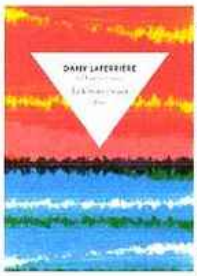
James, vous êtes jazzman et Dany, vous appréciez particulièrement la musique. Au fond, le pouvoir de cette dernière ne serait-il pas supérieur à celui de la littérature ?
J.McB. : Oui, bien sûr. Elle est plus facile d'accès, plus immédiate. Il y a des membres du Ku Klux Klan qui adorent James Brown ! Elle peut exprimer tant de choses, pas nécessairement avec les mots – je ne fais pas forcément référence aux paroles de rap qui font « bitch mother fucker »…
D.L. : La musique n'est pas si universelle. D'ailleurs, on ne sera jamais dominés par le Japon à cause de sa musique – qui pourrait écouter en permanence ces « doom ! doom ! » ? Pour citer Miles Davis, je dirais que la musique est mondiale dans son mouvement et la littérature, cosmopolite. Quand Michael Jackson sortait un disque, il touchait la planète. Moi, je dois séduire pays par pays, individu par individu. Homère a su conquérir le monde en marchant, la musique, elle, a voyagé en avion !

Propos recueillis par Baptiste Liger

1. Réédité chez Grasset en janvier 2016.
2. Qui porta à l'écran le roman de James McBride *Miracle à Santa-Anna* (réédité chez Gallmeister).

AMINA
LE MAGAZINE DE LA FEMME

Octobre 2015



LE CRI DES OISEAUX FOUS
(Dany Laferrière)

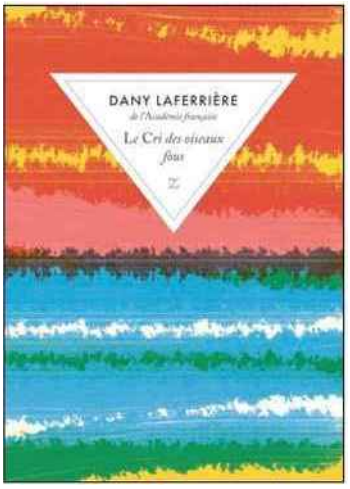
Depuis son premier roman en 1999, Dany Laferrière a construit une œuvre qui lui a valu son élection à l'Académie française en 2013.
« Droite, fière, sans un sourire, ma mère me regarde partir. Les hommes de sa maison partent en exil avant la trentaine pour ne pas mourir en prison. Les femmes restent. Ma mère a été poignardée deux fois en vingt ans. Papa Doc a chassé mon père du pays. Baby Doc me chasse à son tour… » C'est avec émotion que l'auteur devient le héros de son dernier ouvrage où il raconte ce qui l'a amené à quitter sa terre natale Haïti pour Montréal en 1976. Alors qu'il débute brillamment dans le journalisme culturel, sa mère apprend qu'une menace plane sur la vie de son fils âgé de 23 ans. Cette dernière insiste pour qu'il lève les voiles mais il refuse de se plier, estimant ne pas être dans le collimateur des dirigeants. La pression de sa mère amène finalement Dany Laferrière à boucler ses valises pour s'installer au Canada sans en informer ses amis. Le roman autobiographique se déroule autour des derniers instants vécus avec les siens. Qu'ils s'agissent de gens attachés au monde culturel ou de simples prostituées qu'il a bien connu, nous pouvons toucher du doigt ce qui a permis à l'auteur de se construire. Au-delà de confessions inédites aux accents nostalgiques, l'auteur nous ouvre avec délicatesse la boîte de Pandore d'un Haïti débordant de créativité mais en proie à une politique dévastatrice et dictatoriale.
Édition: Zulma, Prix: 9,95 euros, Pages: 336 pages

L'ALSACE
Pays : France
Périodicité : Quotidien
OJD : 89089

Date : 12 OCT 15
Journaliste : T.B.

ROMANS

Exil au bout de la nuit



« Le Cri des oiseaux fous », Dany Laferrière, éd. Zulma. 336 p. 9,95 €.

Adaptant les codes de la tragédie grecque, pourchassant à sa manière (et de quelle manière !) les fantômes d'un rêve éveillé, Dany Laferrière raconte heure par heure cette nuit où tout a basculé. Comme si Alice traversait l'exact contraire du « pays des merveilles ».
Nous sommes en 1976. Vieux Os vit sous la dictature des Duvalier en Haïti. Une île au taux de suicide particulièrement bas *« puisque c'est le gouvernement qui s'occupe de votre mort »*. Son ami Gasner, journaliste comme lui, vient d'être massacré par les tontons macoutes. Alors, comme son père une génération plus tôt, Vieux Os devra partir. Mais avant cela, il fait ce *« voyage au bout de la nuit »* port-aux-princière… et tout va défiler : parfums, poisson épicé, amis, amours, divinités vaudou, bas-fonds infestés d'espions, filles de mauvaise vie… Le danger et la misère sont partout. Pourtant, plus jamais Vieux Os ne sera ailleurs comme chez lui. Une vérité brûlante, dénuée de pathos, qui s'imprime en nous durablement.

T.B.

7178755356 10b201128b4c543509d5492f984d57518a576

Tous droits réservés à l'éditeur

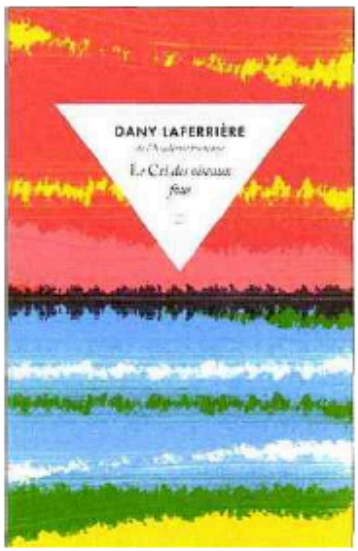
SIMPLE THINGS
Pays : France
Périodicité : Bimestriel

Date : FEV/MARS 16
Page de l'article : p.92-93
Journaliste : Dominique Fidel

LECTURES DU SOIR

FAIRE UNE PAUSE, IMAGINER, RÊVER

Par **DOMINIQUE FIDEL**



Le Cri des oiseaux fous

Dany Laferrière

(Zulma, 9,90 €)

C'était à Port-au-Prince, il y a 39 ans. Dany Laferrière avait 23 ans, deux ans de moins à peine que Baby Doc, président à vie d'Haïti dans le sillage sombre et violent de son dictateur de père. En 1976, Dany, alias Vieux Os, est journaliste, tout comme son ami Gasner qui vient de mourir, le crâne fracassé par les tontons macoutes. Le jeune homme le sait : il sera le prochain sur la liste s'il ne quitte pas l'île au plus vite. C'est décidé, il partira demain pour Montréal, mais d'ici là il lui reste une nuit pour s'imprégner de son pays, caillou de soleil violent et sensuel. *Le Cri des oiseaux fous* est le récit fiévreux de ces derniers instants avant l'exil, moments volés entre adieux et souvenirs. Une déambulation hallucinée aux échos de chant d'amour.